



LIU CIXIN

**LE PROBLÈME
À TROIS CORPS**

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En pleine Révolution culturelle, le pouvoir chinois construit une base militaire secrète destinée à abriter un programme de recherche de potentielles civilisations extraterrestres. Ye Wenjie, une jeune astrophysicienne en cours de “rééducation”, parvient à envoyer dans l’espace un message contenant des informations sur la civilisation humaine. Le signal est intercepté par les Trisolariens, qui s’apprêtent à abandonner leur planète mère, située à quatre années-lumière de la Terre et menacée d’un effondrement gravitationnel provoqué par les mouvements chaotiques des trois soleils de son système. En raison de la distance, Ye Wenjie met près de huit ans à recevoir la réponse des Trisolariens. Elle tient désormais entre ses mains rien de moins que le destin de l’espèce humaine.

Premier volume d’une trilogie culte d’une ambition folle, récompensé par le Hugo du meilleur roman en 2015, *Le Problème à trois corps* signe l’arrivée d’un auteur majeur.

LIU CIXIN

Né en 1963, Liu Cixin est une véritable légende de la SF en Chine, où il a remporté le Galaxy Award (prix le plus prestigieux dédié au genre) à neuf reprises.

Illustration de couverture : © YOOZOO Pictures

Titre original :

San Ti (三体)

Éditeur original :

Chongqing Publishing House Co., Ltd., Chongqing

© Liu Cixin (刘慈欣), 2006

French translation rights authorized by China Educational
Publications Import & Export Corp., Ltd.

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-07104-2

LIU CIXIN

Le problème à trois corps

roman traduit du chinois
par Gwennaël Gaffric

ACTES SUD

I

UN PRINTEMPS SILENCIEUX

LES ANNÉES DE FOLIE

Chine, 1967.

L'assaut de l'Union rouge contre le quartier général de la brigade du 28 Avril durait depuis déjà deux jours. Tout autour de l'édifice, les drapeaux de la brigade claquaient au vent, telles des torches attendant d'être ravivées.

L'officier en chef de l'Union rouge était terriblement inquiet, non qu'il ait peur des miliciens en faction dans la tour – les deux cents et quelques hommes de la brigade du 28 Avril ne pesaient pas bien lourd face aux gardes rouges de l'Union, fondée au début de l'année 1966 et dont la puissance économique et militaire était sans rivale. Ce qu'il craignait, c'étaient les quelques dizaines de fours de métal en fusion entreposés à l'intérieur du bâtiment. Ceux-ci, reliés par des détonateurs électriques, étaient pleins à ras bord d'explosifs. Il ne pouvait les voir, mais il pouvait sentir leur présence magnétique. Un doigt sur un bouton et tous seraient réduits en cendres.

Les jeunes gardes rouges de la brigade du 28 Avril étaient capables d'une telle folie. Par comparaison avec les vétérans qui avaient mûri à mesure qu'ils affrontaient les tempêtes, cette génération de rebelles était une meute de loups cavalant sur des charbons ardents. Plus fous que la folie elle-même.

Une silhouette gracile émergea au sommet de la tour, celle d'une belle jeune fille brandissant un grand étendard sur lequel on lisait "28 avril". Son irruption fut accueillie par une volée de coups de feu. C'était un cocktail hétérogène d'armes : des vieilles carabines à l'américaine, en passant par des ZB-26

tchèques, des Arisaka Type 38, jusqu'à des armes plus récentes, comme des fusils d'assaut et des pistolets-mitrailleurs – ces derniers avaient été dérobés à l'armée au lendemain de la parution de "L'éditorial d'août*". On trouvait même des armes blanches comme des coutelas et des lances, qui formaient avec les armes à feu un véritable condensé de l'histoire moderne...

Les miliciens de la brigade du 28 Avril connaissaient la chanson par cœur. Outre l'étendard, le camarade perché sur le toit se servait parfois d'un haut-parleur pour vociférer des slogans ou bien il lançait des tracts au pied du bâtiment. Chaque fois, ceux qui parvenaient à sortir indemnes de la pluie de projectiles étaient couverts de gloire.

La fille qui venait d'apparaître sur le toit croyait sans doute qu'elle connaîtrait aujourd'hui le même destin. En secouant ce drapeau de guerre, c'était son adolescence passionnée qu'elle agitait. L'ennemi serait bientôt consumé par les flammes et demain, un monde idéal jaillirait de son sang bouillonnant... Alors qu'elle s'enivrait de ce triomphal rêve écarlate, la balle d'un fusil lui transperça le corps.

La poitrine de cette jeune fille de quinze ans était si frêle qu'elle ne freina même pas la vitesse du projectile qui, une fois passé au travers, émit un sifflement dans son dos. La jeune garde rouge s'écroula en même temps que son drapeau, mais sa silhouette délicate s'effondra moins vite que l'étendard. Elle plana jusqu'au sol, comme un oisillon amoureux du ciel.

Les gardes rouges de l'Union tirèrent des salves de joie. Certains grimpèrent jusqu'au toit de la tour, où ils arrachèrent l'étendard de la brigade du 28 Avril et brandirent fièrement la dépouille de la milicienne comme un trophée de guerre, avant de la lancer depuis cette hauteur jusqu'au portail en fer de la grande cour.

Les barreaux aux extrémités pointues des grilles métalliques du portail avaient été arrachés pour servir de lances au début

* En août 1967, la revue *Le Drapeau rouge* publia un éditorial intitulé "Débusquer les contre-révolutionnaires au sein de l'armée" qui contribua à la flambée des attaques et des pillages des armureries et des poudrières nationales, provoquant une explosion des conflits entre différentes factions de gardes rouges à l'échelle de tout le pays. (N.d.A.)

du combat. Il n'en restait plus que deux sur lesquels la jeune garde rouge vint par malchance s'empaler. L'espace d'un instant, la vie sembla regagner ce corps gracieux.

Les gardes rouges de l'Union firent quelques pas en arrière et mitraillèrent le corps suspendu de la fille comme une cible d'entraînement. Ce feu nourri de balles fut pour elle aussi doux que la pluie, elle ne ressentait plus rien, ses bras se soulevaient par moments telles des branches de lierre, comme si son corps était balayé par des gouttes de pluie, jusqu'à ce qu'enfin la moitié de sa jeune tête se détache et qu'il ne lui reste plus qu'un œil, magnifique, en train de contempler le ciel bleu de cette année 1967. Un regard où la souffrance était absente et où ne demeuraient plus qu'un espoir et une ardeur inflexibles. Elle avait en réalité eu plus de chance que les autres : elle, au moins, avait sacrifié sa vie au plein cœur d'un épisode de passion idéaliste.

Ce fanatisme s'empara de la ville entière, comme si des processeurs fonctionnaient en parallèle. La "Révolution culturelle" était devenue un seul et unique combat. Un déluge informe et frénétique s'abattait maintenant sur la cité, s'engouffrant dans la moindre brèche, se faufilant dans le moindre recoin.

Aux confins de la ville, sur le terrain de sport d'une université, une séance de critique publique à laquelle assistaient plusieurs milliers de personnes avait commencé depuis près de deux heures. En ces temps où coexistaient de multiples factions, des conflits complexes éclataient partout entre différentes obédiences. Rien que sur le campus, des hostilités brutales opposaient gardes rouges, membres du Groupe de travail de la Révolution culturelle, miliciens de la brigade de propagande des travailleurs ou de la brigade de propagande des soldats. Chaque groupe finissait souvent par implorer et donnait naissance à de nouvelles coalitions internes qui revendiquaient chacune des principes et des programmes uniques. Leurs antagonismes déchaînaient des actes d'une cruauté plus infâme encore. Ils partageaient pourtant un ennemi commun : l'Autorité académique réactionnaire, si bien que les malheureux

qu'on disait appartenir à cette tendance devaient endurer des attaques féroces provenant de tous côtés.

Les membres de l'Autorité académique réactionnaire possédaient des particularités qui les distinguaient des autres adversaires malfaisants de la révolution. Lorsqu'ils avaient été attaqués, leur première réaction avait été de répondre avec orgueil et ténacité, mais c'était cette attitude qui leur avait valu le plus d'exécutions. Rien que dans la capitale, en l'espace de quarante jours seulement, plus de mille sept cents personnes furent battues à mort au cours de séances de critique publique. Pour échapper à cette folie, beaucoup d'entre eux choisirent une voie plus rapide : Lao She, Wu Han, Jian Bozan, Fu Lei, Zhao Jiuzhang, Yi Qun, Wen Jie, Hai Mo et tant d'autres décidèrent de mettre eux-mêmes un terme à des vies autrefois très estimées.

Ceux qui avaient survécu à cette étape devenaient progressivement insensibles aux coups répétés de fureur révolutionnaire ; c'était comme s'ils avaient développé une carapace spirituelle qui les protégeait d'un effondrement final. Lors des séances de critique publique, ils plongeaient dans un état de demi-sommeil que seules les menaces vociférées à leur encontre étaient à même de secouer, ils répétaient mécaniquement un nombre incalculable de fois les mêmes aveux. Puis, le moment venait pour certains d'entre eux de passer à la troisième étape : après une séance de critique ayant duré jusqu'au soir, la glorieuse idéologie politique de la révolution se déversait comme du mercure dans leur conscience, ébranlant les fondations d'un édifice intellectuel jadis façonné par le savoir et la raison. Ils se mettaient à se croire effectivement coupables, constataient les dégâts qu'ils avaient véritablement causés à la grande cause du peuple, et ils pleuraient de douleur. Les confessions des intellectuels étaient toujours beaucoup plus profondes et sincères que celles des autres ennemis de la révolution. Mais pour les gardes rouges, les adversaires qui parvenaient jusqu'aux deux dernières étapes manquaient de piquant. Seuls les dangereux ennemis qui restaient bloqués à la première étape étaient capables de susciter une ferveur dans leurs esprits depuis longtemps fanatisés. Ces adversaires étaient des morceaux de tissu rouge agités par un matador, mais ils se faisaient de plus en plus rares.

Il n'en restait plus qu'un seul dans cette université, un professeur dont la rare intransigeance lui avait valu l'honneur d'être le dernier convoqué en séance de critique publique.

Ye Zhetai avait survécu à la Révolution culturelle jusqu'à ce jour et il en était toujours à la première étape : non seulement il refusait de reconnaître ses crimes, mais il ne s'était pas donné la mort et n'était pas devenu insensible aux accusations portées contre lui. Lorsque le professeur de physique arriva à la barre, l'expression dans son regard disait clairement : Alourdissez encore ma croix ! Mais si le fardeau que les gardes rouges lui faisaient porter était en effet écrasant, ce n'était pas une croix. Les personnes condamnées à des séances de critique publique devaient en temps normal être coiffées d'un haut chapeau tressé en bambou, mais le sien était en acier soudé. Il portait aussi une pancarte sur sa poitrine, pas en bois comme d'ordinaire, mais une plaque en fer qui n'était autre que la porte du four de son laboratoire, barrée en diagonale d'une grande croix rouge et sur laquelle était écrit son nom en caractères noirs clinquants.

Les gardes rouges qui escortaient Ye Zhetai étaient deux fois plus nombreux que d'habitude : ils étaient six, deux garçons et quatre filles. Les deux garçons marchaient d'un pas sûr et soutenu, leur apparence était celle de jeunes bolcheviks aguerris. Tous deux étaient en quatrième année de licence de sciences physiques, mention "physique théorique", et par ailleurs anciens étudiants de Ye Zhetai. Les quatre filles, beaucoup plus jeunes, étaient élèves de deuxième année du lycée affilié à l'université. Ces petites combattantes vêtues d'un uniforme serré à la taille par une ceinture militaire irradiaient de l'énergie bouillonnante propre à l'adolescence. On aurait dit quatre braseros verts encerclant Ye Zhetai. L'apparition de ce dernier provoqua l'embrasement de la foule qui se trouvait sous la tribune et les slogans que l'on rechignait à clamer quelques instants plus tôt résonnèrent de plus belle, comme une marée emportant tout sur son passage.

Après avoir patiemment attendu la fin de ce déferlement, les deux garçons debout sur l'estrade se tournèrent vers l'accusé :

— Camarade Ye Zhetai, vous êtes un expert en sciences mécaniques, vous devez bien vous rendre compte que la force

unie contre laquelle vous résistez est si puissante que si vous continuez à vous obstiner, elle vous conduira à la mort! Nous allons aujourd'hui reprendre la séance là où nous nous étions arrêtés la dernière fois. Ne perdons pas de temps en palabres. Professeur Ye, répondez à la question suivante : de 1962 à 1965, lors de vos cours d'introduction à la physique, avez-vous, oui ou non, donné sans permission un grand nombre d'informations sur la théorie de la relativité?

— La théorie de la relativité est un principe de base des sciences physiques, comment pourrais-je ne pas en avoir parlé durant mes cours de physique fondamentale? répondit Ye Zhetai.

— menteur! hurla une jeune garde rouge à côté de lui. Einstein était un représentant de l'Autorité académique réactionnaire! Et, comme les mauvais esprits se rencontrent, il est parti fabriquer la bombe atomique pour les impérialistes américains! Si nous voulons fonder une science véritablement révolutionnaire, il nous faut d'abord mettre à bas le pavillon noir de la théorie de la relativité qui représente les intérêts de la classe bourgeoise!

Ye Zhetai garda le silence, il encaissait la souffrance de devoir porter une coiffe de métal et une plaque sur la poitrine, restant muet aux questions qui ne méritaient aucune réponse. Dans son dos, ses étudiants fronçaient les sourcils. La jeune fille qui venait de prendre la parole était la plus sagace des quatre jeunes gardes rouges. Elle avait manifestement préparé sa tirade, car il l'avait vue un peu plus tôt répéter derrière la tribune. Cependant, pour affronter Ye Zhetai, il ne suffisait pas d'annoncer des slogans. Aujourd'hui, ils avaient choisi de faire usage d'une arme nouvelle pour vaincre le professeur. Une jeune garde rouge fit un signe de main à quelqu'un dans l'assistance.

Assise au premier rang, Shao Lin, épouse de Ye Zhetai et collègue de celui-ci dans la faculté de sciences physiques, se leva et monta sur l'estrade. Elle était affublée d'une veste vert gazon qui ne lui allait pas du tout, mais qui se voulait tout proche de la couleur des uniformes des gardes rouges. Cependant, pour tous ceux qui avaient connu Shao Lin et savaient qu'elle aimait dans le passé se vêtir d'élégantes robes mandchoues, cet accoutrement paraissait saugrenu.

— Ye Zhetai! cria-t-elle à l'adresse de son époux.

Il était évident qu'elle n'avait guère l'habitude de ce genre de spectacle, et élever le ton lui coûtait des efforts, au point même que les trémolos dans sa voix avaient redoublé d'intensité.

— Tu ne t'imaginais certainement pas que je me dresserais devant toi aujourd'hui pour te dénoncer et te critiquer, n'est-ce pas? Oui, tu m'as autrefois bernée, tu m'as aveuglée avec ta vision réactionnaire du monde et de la science! Mais j'ai ouvert les yeux à présent! Grâce à l'aide des petits généraux de la révolution, je me tiens désormais du côté de la révolution, du côté du peuple!

Elle se tourna vers l'assistance :

— Camarades! Petits généraux de la révolution! Vous tous, personnels et éducateurs révolutionnaires! Nous devons prendre conscience de la nature réactionnaire de la théorie de la relativité d'Einstein. Son aspect réactionnaire est encore plus explicite pour ce qui est du principe de la relativité gravitationnelle! Il propose un modèle statique de l'univers et nie la nature dynamique de la matière. Cette théorie est antidialectique! Elle prétend que l'univers a des limites, ce qui n'est autre chose que de l'idéalisme réactionnaire...

En entendant son épouse déverser son éloquent discours, Ye Zhetai eut un sourire amer :

— Lin, je t'ai donc aveuglée? À dire vrai, tu as toujours été une énigme pour moi. Un jour, j'ai loué ton intelligence devant ton père – il a d'ailleurs de la chance d'être déjà parti, cela lui épargne d'être aujourd'hui témoin de ce désastre –, il a secoué la tête et m'a affirmé que sa fille n'apporterait jamais aucune contribution à la science. Puis, il a prononcé cette phrase qui s'est gravée en moi pour le reste de ma vie : "Lin est trop intelligente. Pour réussir dans le domaine des théories fondamentales, il faut être stupide." Les années ont passé et je n'ai cessé de méditer la signification de cette phrase. Lin, tu es trop intelligente. Voilà déjà quelques années que tu as senti le vent politique tourner dans le monde académique. Tu as assuré tes arrières, par exemple en changeant dans tes cours les intitulés des paramètres et des lois de la physique : la loi d'Ohm est devenue la loi de la résistance électrique, les équations de Maxwell

sont devenues les équations électromagnétiques, la constante de Planck est devenue la loi des quanta... Tu expliques à tes étudiants que les résultats de la science ne sont que la cristallisation de la sagesse des masses laborieuses, que les autorités académiques réactionnaires ne faisaient que dérober les fruits de cette sagesse. Mais malgré ton zèle, tu n'as toujours pas été admise dans le courant révolutionnaire, regarde-toi maintenant, tu ne portes même pas sur tes manches le brassard rouge du "personnel éducatif de la révolution". Tu es venue les mains vides, sans même avoir le droit d'emporter avec toi un ouvrage des citations des plus grands révolutionnaires... Pourquoi le destin t'a-t-il fait naître dans une illustre famille de la Chine ancienne? Et dire que tes parents sont tous deux d'éminents scientifiques.

Tiens, en parlant d'Einstein, tu as sans doute davantage à confesser que moi. Cet hiver de l'année 1922, lorsque Einstein est venu à Shanghai pour donner une conférence, ton père, qui parlait très bien l'allemand, a été désigné pour faire partie de ses accompagnateurs. Tu m'as raconté plusieurs fois que c'est avec la bénédiction d'Einstein lui-même que ton père avait suivi la voie des sciences physiques et que, si tu avais choisi de faire de la physique ton métier, c'était sous l'influence directe de ton père. Ce qui faisait donc du grand Albert ton mentor indirect! Quel bonheur, quelle fierté tu en tirais! Puis plus tard, j'ai appris que ton père t'avait raconté un mensonge bienveillant, car il n'avait en réalité échangé qu'un bref instant avec Einstein.

C'était le matin du 13 novembre 1922, alors qu'il marchait dans la rue de Nankin, accompagné, si je ne me trompe, de Yu Youren, président de l'université de Shanghai, de Cao Gubing, patron du journal *Ta Kung Pao*, et d'autres chercheurs... Tandis qu'ils passaient à côté d'un chantier de voirie, Einstein s'est arrêté à hauteur d'un ouvrier en train de briser des pierres, il a regardé en silence ce garçon aux mains et au visage sales simplement vêtu d'une chemise en loques dans le vent glacial de l'hiver. Il a demandé à ton père : "Combien gagne cet homme par jour?" Après avoir interrogé l'ouvrier, ton père a répondu : "Cinq centimes." Ce fut le seul échange entre ton père et ce scientifique qui a changé la face du monde. Il n'a été question ni de physique ni de théorie de la relativité, simplement de la dureté de la réalité.

Selon ton père, Einstein est resté debout en silence encore un moment au même endroit en observant le labeur languissant du jeune garçon. La pipe qu'il tenait dans sa main s'est éteinte alors même qu'il n'en avait pas tiré une seule bouffée. Lorsqu'il m'a raconté ce souvenir, ton père a lâché un soupir en disant : "En Chine, toutes les pensées libres et contestataires, après avoir pris leur envol, finissent toutes un jour ou l'autre par s'écraser sur le sol, car la gravité de la réalité est trop lourde."

— Baisse la tête! ordonna en hurlant un garde rouge.

Ye Zhetai n'aurait pas su dire pourquoi, mais il avait senti dans cette injonction comme la manifestation d'un reliquat de sympathie d'un étudiant pour son professeur. Car en lui accordant de baisser la tête, le chapeau de métal tomberait et tant qu'on lui ordonnerait de maintenir la tête baissée, il n'y aurait aucune raison pour le forcer à porter à nouveau le chapeau. Cependant Ye Zhetai garda la tête haute, soutenant à la force de son maigre cou le pesant couvre-chef.

— Baisse la tête! Espèce d'insolent réactionnaire!

Une garde rouge qui se tenait à côté de lui se défit de sa ceinture de cuir et la lança en direction de Ye Zhetai. En heurtant son front, la boucle en laiton de la ceinture laissa une marque visible qui fut très vite escamotée par un gros hématome violacé. Ye Zhetai chancela, mais il parvint à retrouver son équilibre. Un garde rouge reprit ses semonces :

— Lors de vos cours sur la mécanique quantique, vous avez aussi propagé une grande quantité de contrevérités réactionnaires.

Cela dit, il fit signe de la tête vers Shao Lin pour lui indiquer qu'elle pouvait poursuivre.

Shao Lin n'attendait que cette occasion, elle devait continuer à parler sans relâche pour préserver son esprit d'un effritement total.

— Ye Zhetai, voilà un fait que tu ne pourras pas nier! Combien de fois as-tu distillé à tes étudiants l'hypothèse contre-révolutionnaire de l'école de Copenhague?

— Mais ce n'est ni plus ni moins que l'hypothèse reconnue comme étant la plus conforme à l'interprétation des résultats expérimentaux, rétorqua Ye Zhetai.

Le ton de sa voix, toujours aussi calme même après qu'il eut reçu un tel coup, emplît Shao Lin de stupeur et d'angoisse.

— Cette interprétation postule qu'une observation extérieure conduit à une réduction du paquet d'ondes. Encore une autre manifestation outrageante de l'idéalisme réactionnaire!

— Est-ce la philosophie qui doit guider l'expérience ou l'expérience qui doit guider la philosophie? l'interrogea Ye Zhetai.

Cette soudaine contre-attaque plongea un moment ses accusateurs dans l'embarras.

— C'est bien entendu la juste philosophie marxiste qui doit diriger les expériences scientifiques! lança un garde rouge.

— Cela revient donc à dire que cette prétendue "philosophie" juste tombe du ciel. C'est donc remettre en cause l'idée que les connaissances véritables proviennent de la pratique, ce qui – soit dit en passant – va précisément à contre-courant des principes marxistes de la connaissance du monde naturel.

Ni Shao Lin ni ses deux étudiants gardes rouges n'étaient en mesure de justifier convenablement ce paradoxe. Contrairement aux jeunes collégiens gardes rouges, ils ne pouvaient pas riposter en faisant fi de toute logique. Mais ce n'était pas le cas des quatre jeunes filles, persuadées que la révolution ne devait souffrir aucune attaque. La fille qui venait tout juste de fouetter Ye Zhetai lui asséna un nouveau coup de ceinture. Ce fut ensuite le tour des trois autres filles de le cingler de la même manière, car dès lors qu'un camarade faisait la révolution, on se devait d'être encore plus révolutionnaire, ou à tout le moins autant. Les deux garçons ne bronchèrent pas. S'ils étaient intervenus, on les aurait suspectés à leur tour d'être des contre-révolutionnaires.

— Durant vos cours, vous avez également propagé la théorie du Big Bang, certainement la théorie scientifique la plus réactionnaire de l'univers! dit un garde rouge en essayant de changer de sujet.

— Peut-être cette théorie sera-t-elle retoquée dans le futur, mais les deux grandes découvertes astronomiques de notre siècle, la loi de Hubble et le fond diffus cosmologique, font du Big Bang la théorie la plus crédible de l'origine de l'univers.

— Foutaises! s'égosilla Shao Lin, puis elle se lança dans un interminable réquisitoire contre la théorie du Big Bang, en

n'oubliant naturellement pas de disséquer en profondeur sa nature réactionnaire.

Cependant le caractère parfaitement insolite de cette théorie intrigua la plus sagace des jeunes gardes rouges, qui ne put s'empêcher de demander :

— Mais alors le temps aussi a pris naissance avec cette singularité initiale? Qu'y avait-il avant la singularité?

— Rien du tout, dit Ye Zhetai, comme s'il répondait à une question posée par une petite fille.

Il tourna la tête et la regarda avec bienveillance, mais son chapeau en métal et ses blessures rendirent ce mouvement très difficile.

— Comment? Rien? Mais c'est réactionnaire, absolument réactionnaire! hurla la jeune fille avec fureur.

Ne sachant quoi répondre d'autre, elle se tourna vers Shao Lin pour solliciter un soutien qu'elle obtint aussitôt.

— Cette hypothèse laisse une place pour l'existence de Dieu, suggéra Shao Lin à la jeune fille en hochant la tête.

La jeune garde rouge, encore confuse, se trouva ragaillardie et menaça Ye Zhetai avec sa ceinture :

— Vous... prétendez que Dieu existe?

— Je n'en sais rien.

— Que dites-vous?

— Je dis que je n'en sais rien. Si par Dieu, vous entendez une sorte de superconscience au-delà de l'univers, alors je n'ai aucune idée de son existence. Que l'on soit pour ou contre, la science ne fournit pour l'instant aucune preuve tangible.

Le cauchemar qu'il était en train de vivre en ce moment faisait plutôt pencher Ye Zhetai vers la conviction de l'inexistence de Dieu.

Ces propos réactionnaires outranciers soulevèrent une indignation générale sur le terrain de sport et, sous l'impulsion d'un garde rouge situé juste sous l'estrade, retentirent à nouveau des salves de slogans.

— À bas le pouvoir scientifique réactionnaire de Ye Zhetai!

— À bas les autorités scientifiques réactionnaires!

— À bas les doctrines réactionnaires!

— Dieu n'existe pas! Les religions sont des subterfuges créés par les classes bourgeoises pour museler l'esprit des classes laborieuses! cria la jeune fille une fois que les slogans se furent apaisés.

— C'est un point de vue à sens unique, répliqua froidement Ye Zhetai.

Blessée dans son amour-propre, la garde rouge émit un jugement radical et sans appel, estimant qu'aucun discours ne pourrait jamais faire changer d'avis le dangereux ennemi qui se dressait devant elle. Armée de sa ceinture, elle se précipita sur lui, aussitôt imitée par ses trois comparses. Mais comme Ye Zhetai était de grande taille, les quatre gamines de quatorze ans durent faire de grands moulinets pour atteindre la tête que Ye refusait de baisser. Après quelques coups, le chapeau de métal qui lui servait malgré tout de protection tomba et dès lors, les boucles en laiton des larges ceintures s'abattirent sur lui comme un déluge. Ye Zhetai finit par s'écrouler sur le sol. Enhardies par cette issue, les jeunes gardes rouges se jetèrent corps et âme dans ce glorieux combat, persuadées de lutter pour des idées, pour des idéaux, enivrées par la perspective de participer à une mission historique, fières de leur acte héroïque...

— Le président Mao nous enseigne de combattre par le verbe et non par la violence! se décidèrent enfin à crier les deux étudiants de Ye Zhetai, et ils se précipitèrent pour écarter les quatre filles, devenues à moitié folles.

Mais il était déjà trop tard, le physicien était allongé, immobile, sur le sol. Ses yeux à moitié clos semblaient fixer le filet de sang qui s'écoulait de son crâne. L'assistance, aussitôt gagnée par la folie, se figea en un instant dans un silence de mort. La seule chose en mouvement était ce filet de sang qui rampait en ondulant tel un serpent jusqu'au bord de l'estrade où il tombait goutte à goutte et en rythme dans un carton vide, comme des bruits de pas, tantôt proches, tantôt éloignés.

Un rire mystérieux, à glacer le sang, brisa le silence. Il semblait provenir de l'esprit déjà disloqué de Shao Lin. Certains commencèrent à quitter les lieux et ce fut bientôt la débandade. Tous fuyaient la scène le plus rapidement possible, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une jeune fille sous l'estrade.

C'était Ye Wenjie, la fille de Ye Zhetai.

Lorsque les quatre filles s'en étaient prises à son père, elle avait voulu se ruer sur l'estrade, mais deux vieux concierges de l'école qui se tenaient debout à ses côtés l'en avaient empêchée en lui glissant à l'oreille qu'elle aussi risquait de perdre la vie. Son apparition n'aurait fait qu'exacerber la violence d'une scène déjà guidée par la folie. Elle avait pleuré et hurlé de toutes ses forces, mais sa voix avait été noyée par les vagues de slogans et d'encouragements de la foule. Maintenant que tout était redevenu calme, elle n'était plus capable de faire s'échapper le moindre son de sa bouche, elle ne pouvait que fixer le corps sans vie de son père. Tout ce qui n'avait pas pu sortir sous forme de pleurs ou de cris s'était dissous dans son sang et l'accompagnerait le restant de sa vie.

Alors que tout le monde était parti, elle était debout, là, le corps et les membres ayant conservé la même position immobile dans laquelle les vieux concierges l'avaient contrainte de demeurer, comme si elle s'était fossilisée. Ce ne fut qu'après de longues minutes qu'elle relâcha ses bras encore tendus et qu'elle se dirigea lentement vers la tribune, s'assit à côté du cadavre et serra la main déjà froide de son père, dont les yeux vides se perdaient dans le lointain. Lorsque quelqu'un vint pour emporter le corps, Ye Wenjie sortit de la poche de sa chemise un objet qu'elle glissa dans la main de son père : sa pipe.

Quand Wenjie quitta silencieusement les lieux, il n'y avait déjà plus personne au milieu du chaos du terrain de sport. Elle prit le chemin qui la ramenait chez elle. Lorsqu'elle arriva devant le dortoir des enseignants, elle entendit au premier étage des gloussements provenir de leur maison : ce rire émanait de la bouche de la femme qu'elle appelait autrefois sa mère. Wenjie tourna les talons sans bruit, laissant ses pieds la conduire où bon leur semblait.

Elle s'aperçut que ceux-ci l'avaient transportée jusque devant la porte de Ruan Wen, son professeur principal lorsqu'elle était en quatrième année de licence, et aussi son amie la plus fidèle. À compter des deux années de maîtrise d'astrophysique, puis ensuite, lorsque les cours furent arrêtés avec le lancement de la révolution et jusqu'à aujourd'hui, le Pr Ruan avait été, avec son

père, la personne dont elle s'était sentie le plus proche. Ruan Wen était jadis partie étudier à Cambridge. Sa maison était pour Ye Wenjie un véritable cabinet de curiosités : elle regorgeait de livres aux belles reliures, de peintures et de disques ramenés d'Europe, et elle possédait même un piano. Elle avait également une collection de pipes occidentales disposées en ordre sur une exquise étagère en bois. C'était elle qui avait offert la pipe à son père. Les pipes étaient faites de différents matériaux : rhizomes de bruyère méditerranéenne, sépiolite de Turquie... C'était comme si chacune d'entre elles avait été imprégnée de la sagesse de l'homme qui les avait jadis tenues dans les mains et portées à sa bouche. Toutefois Ruan Wen ne lui avait jamais parlé de lui. Ce chaleureux petit monde raffiné était devenu aux yeux de Wenjie un port où jeter l'ancre pour échapper aux tempêtes de la terre. Mais cela, c'était avant que la maison de Ruan Wen ne soit fouillée et ses biens, saisis. Comme son père, elle aussi subissait de terribles épreuves depuis le début de la Révolution culturelle. Durant la séance de critique où elle s'était retrouvée sur le banc des accusés, les gardes rouges lui avaient accroché ses chaussures à talons hauts autour du cou et avaient barbouillé son visage de rouge à lèvres, pour montrer la décadence de sa vie bourgeoise.

Lorsque Ye Wenjie poussa la porte de Ruan Wen, elle découvrit que la maison avait été remise en ordre depuis qu'elle avait été dévalisée. Les peintures à l'huile arrachées avaient été racrochées au mur, le piano qui avait été renversé était retourné à sa place d'origine – bien que les touches soient cassées et l'instrument injouable, il était parfaitement propre – tandis que les lambeaux de livres qui n'avaient pas été confisqués étaient alignés sur l'étagère... Ruan Wen était assise sur un fauteuil pivotant devant son bureau, les yeux fermés. Elle semblait paisible. Ye Wenjie alla se placer à sa hauteur, elle lui toucha le front, le visage et les mains. Glacés. Dès son entrée dans la pièce, Wenjie avait en effet remarqué le flacon de somnifère vide renversé sur le bureau. Elle demeura un instant debout avant de se retourner. Elle se sentait plus triste que jamais. Elle était à présent devenue un compteur Geiger bloqué sur le chiffre 0 pour avoir été soumis à trop de radiations. Mais

lorsqu'elle voulut sortir de la maison et qu'elle tourna la tête pour jeter un dernier regard à Ruan Wen, elle vit que le professeur se portait comme un charme. Elle se mettait du rouge à lèvres et enfilait ses chaussures à talons hauts.